

Irfan
ORGA

UNE VIE SUR
LE BOSPHORE

MÉMOIRES

Traduit de l'anglais
par Johan-Frédéric Hel Guedj

*Traduit avec le concours
du Centre national du livre*



Titre original :
Portrait of a Turkish Family

Éditeur original :
Victor Gollancz, Londres, 1950

© original : İrfan Orga, 1950

Texte 2006 ; épilogue 2007 ; post-scriptum 2009 :

© Ateş D'Arcy-Orga
Crédit photographique : © D.R.

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, février 2010

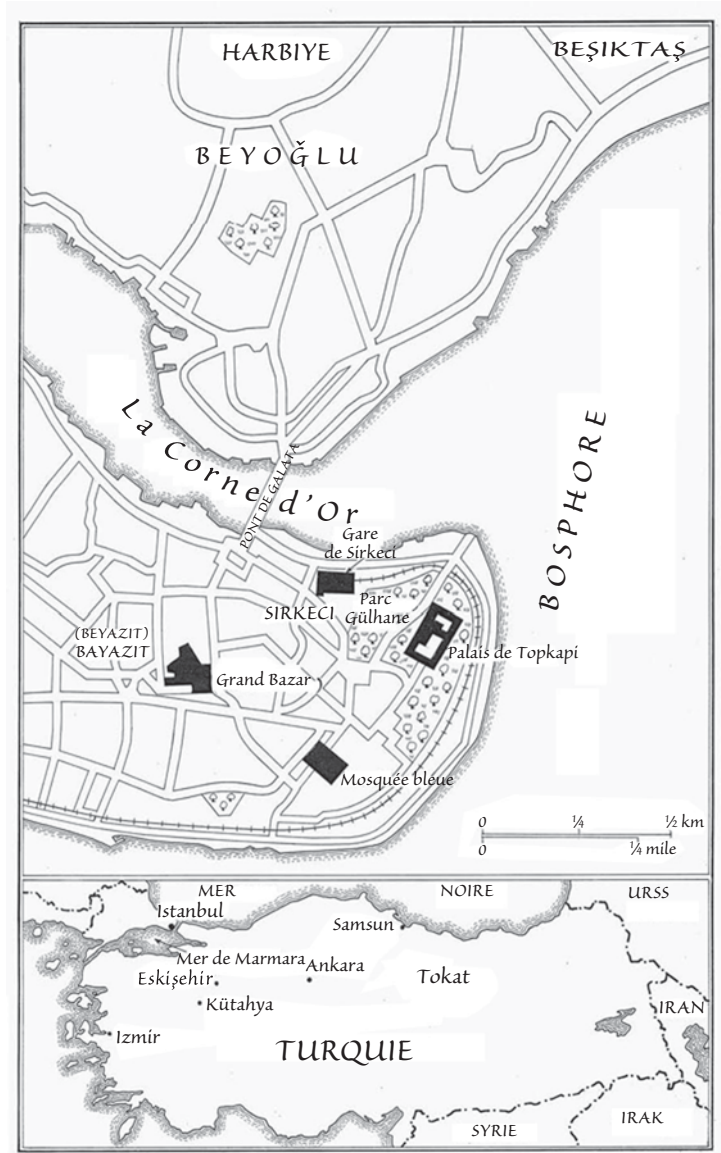
ISBN : 978-2-84893-071-8

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

*À Margarete
À ma femme, avec tout mon amour*

Et pour Guillaume Battioni-D'Arcy-Orga



Chapitre I

OÙ JE VOUS PRÉSENTE MA FAMILLE

Je suis né à Istanbul, le 31 octobre 1908. À ma naissance, ma mère avait quinze ans, et mon père vingt. J'étais leur premier-né. Notre maison, perchée derrière la Mosquée bleue, était tournée vers la mer de Marmara. Elle se dressait à l'angle d'un petit cul-de-sac, séparée de la mer par un simple muret de pierre. C'était un endroit calme et très vert, avec une toute petite mosquée à proximité, et j'en garde l'un de mes tout premiers souvenirs, celui du bruit inlassable et doux de la mer de Marmara et du chant des oiseaux dans les jardins. Notre maison était une grande bâtisse en bois, peinte en blanc, aux volets verts et aux balcons tendus de treillis, sur le devant et sur l'arrière. Elle appartenait à mon grand-père et à ma grand-mère, et nous y habitions avec eux.

Lorsque j'y repense, ma prime enfance me paraît liée à ce bruissement de la mer et aux voix de mes parents et de mes grands-parents quand ils prenaient place pour le petit-déjeuner sur la terrasse en surplomb des jardins. Je conserve encore cette impression de contentement de mon réveil d'enfant, dans cette pièce du bas inondée de soleil où se reflétait la lumière blanche de la mer ; j'entends encore

vaguement les bruits ménagers de la cuisine et le rire haut perché, étouffé, de notre cuisinière à la peau sombre. Je rampais hors de mon lit, un peu ridicule dans ma chemise de nuit démodée, je calais ma tête contre les barreaux des fenêtres et j'appelais la famille regroupée en contrebas. Cet appel était le signal pour que mon père pose sa serviette et me crie qu'il arrivait. Je regagnais précipitamment mon lit, avec un petit rire d'avance, car j'avais déjà compris que j'étais un membre important de la maisonnée, et chacune de mes journées commençait par ce geste de mon père lâchant sa serviette, montant les marches au pas de course avant de me projeter plusieurs fois en l'air, au rythme de mes cris terrifiés et enthousiastes. C'était pour moi un moment d'une terreur irrépessible, et ma journée n'aurait pas débuté convenablement si mon père s'était dispensé de ce petit jeu si excitant. Attirée par mes rires, Inci faisait son apparition en roulant de gros yeux au milieu de son petit visage noir, la bouche tordue de rire. Inci était ma nourrice. La peau couleur de charbon et âgée de seulement treize ans, elle avait l'entière responsabilité de ma personne.

C'était aussi la fille de Feride, la domestique d'étage, et elle était née à Istanbul, lorsque son père était serviteur au palais du sultan. Après la mort de son père, ma grand-mère les avait prises dans notre maison, sa mère et elle et, à ma naissance, on m'avait confié à Inci. Je l'aimais beaucoup et n'aurais pu imaginer ma vie sans elle. Elle était toujours de bonne humeur, et provoquait chez moi des hurlements de rire me faisant les gros yeux ou de drôles de grimaces. Même quand je me montrais plus grincheux que d'habitude, en criant sur elle ou en trépignant de colère, elle conservait son humeur enjouée et se contentait de m'administrer une bonne claque bien cinglante là

où cela faisait le plus mal, avant de me laisser continuer de piquer ma crise tout seul.

Tous les matins, dès l'arrivée d'Inci, mon père me levait, me priait d'être un bon garçon et, avec une petite tape sur les cheveux crépus de ma nounou, il nous laissait. Nous nous dévisagions un court instant, elle et moi, avec solennité, puis elle entamait sa séance de grimaces et gigotait de ses hanches plates, nous éclations tous deux de rire, et je courais vers elle pour lui sauter au cou. Elle commençait par m'habiller et faire ma toilette était une longue bataille. Elle me calait fermement sous son bras, me maintenait au-dessus de la vasque peu profonde en porcelaine et me savonnait le visage et le cou – presque toute la mousse me coulait dans les yeux. Et moi, pendant tout ce temps, je lançais des coups de pied dans le vide et me débattais pour me libérer de son emprise, en vain. Après quoi, elle me peignait, et c'était la suite de la séance de torture. J'avais des boucles épaisses, la fierté et la joie de ma mère, et également d'Inci dès lors qu'elles cessaient d'être en désordre, mais cet arrangement de ma coiffure était ponctué de cris de colère et de souffrance, et par les ordres de ma nounou m'enjoignant de me tenir tranquille et de la laisser terminer. Quand elle était satisfaite du résultat, ma chevelure enfin en ordre, nous échangeions des regards furibonds : j'avais le cuir chevelu encore tout endolori par les tiraillements du peigne, et les yeux rougis par le savon. C'était une bagarre quotidienne, qui faisait autant partie de mon existence que le bruit de la mer ou le baiser de mon père, mais tout était oublié dans les cinq minutes, et je descendais l'escalier devant elle en dansant pour aller retrouver ma mère et mes grands-parents. Ensuite, le baiser de ma mère apposait le sceau de sa perfection sur ma journée. Tout ce qui le précédait – mon réveil

dans une chambre baignée de lumière, mon père qui me lançait en l'air, ma lutte avec Inci – n'était que le doux prélude étourdissant au baiser de ma mère. Ce baiser frais et léger, qui recelait le parfum des roses.

Elle était très belle. Elle avait les cheveux noirs et luisants, ondulés en boucles lisses sur le sommet de sa tête. Un visage pâle et ovale, une bouche menue, amusée, aux commissures relevées, et de grands yeux mélancoliques qui s'illuminaient comme deux bijoux chaque fois qu'elle souriait. Elle a toujours été très mince et elle aimait s'habiller de couleurs pastel, de soieries chatoyantes et douces qui sentaient l'eau de lavande ou de Cologne, et elle portait de longs colliers d'or enroulés deux ou trois fois autour de son cou. C'était un être discret, silencieux, aux mains délicates de femme oisive, toujours lestées d'une myriade de bagues scintillantes, qu'elle portait quoi qu'il arrive. Elle savait aussi piquer les motifs les plus ravissants, broderies ou petit point, en prenant soin de retirer chacune de ses bagues avant de commencer ; elle les lâchait avec un tintement bref dans une petite boîte doublée de satin qu'elle réservait à ce seul usage. Elle était très élégante et aurait pu être renommée pour sa beauté, si elle était née en Europe. Mais comme elle était une dame turque et devait porter le voile pour s'en couvrir le visage chaque fois qu'elle sortait, elle demeurait une inconnue, sauf des membres de la famille. Elle avait épousé mon père à treize ans, lui ayant été promise dès l'âge de trois ans. Elle sortait rarement et jamais seule, mais passait l'essentiel de son temps sur la terrasse ou assise sous un figuier dans le jardin, à l'exemple des femmes de sa famille qui en avaient fait autant avant elle, des générations avant elle. Elle semblait parfaitement heureuse, et satisfaite de n'être qu'un ornement dans la demeure de son

époux. Mes grands-parents formaient un couple dévoué et me gâtaient beaucoup, peut-être parce que j'étais l'aîné de leurs petits-enfants. Ils me semblaient très vieux, et pourtant, si je repense à l'époque que j'évoque ici, le printemps 1914, ma grand-mère ne devait avoir qu'une petite quarantaine, car elle s'était mariée très jeune, elle aussi. Mais aux yeux d'un enfant âgé d'à peine plus de cinq ans, elle paraissait incroyablement vieille.

Il est étrange maintenant d'être assis, là, et de me retourner sur le passé pour les revoir tous aussi distinctement devant moi, ces êtres qui m'ont fait, qui m'ont modelé et qui sont en partie responsables de ce que je suis aujourd'hui. Ces êtres qui sont morts à présent, oubliés de tous ceux qui les ont connus, et même longtemps oubliés de moi aussi, jusqu'à ce que je commence à me retourner sur ma lointaine enfance. Je ne savais pas que j'étais capable de tant de souvenirs, mais maintenant que j'ai débuté, le subconscient me livre ses secrets, et les souvenirs des années enfouies me reviennent en se bousculant. Je suis incapable de décrire mon grand-père, et pourtant je me rappelle vaguement ce grand et vieil homme qui m'offrait sans arrêt des confiseries, et des fruits tout juste cueillis dans le jardin, encore recouverts de rosée. Il m'emmenait tout le temps en promenade, pendant qu'Inci veillait sur mon frère cadet ou bien aidait Feride dans ses tâches, à l'étage. Après le petit-déjeuner, mon grand-père avait coutume de se rendre dans un café pour y fumer le narguilé et, après mon cinquième anniversaire, il me prenait souvent avec lui. Il s'asseyait à l'intérieur du café, devant une fenêtre ouverte, et me permettait de jouer dans le jardin, toujours sous son œil vigilant. Mais quand il engageait parfois pour de bon la conversation avec ses amis, son œil n'était plus aussi vigilant, et c'est alors que

j'en profitais pour jouer dans la terre, construire des châteaux de boue – petit garçon très absorbé, étonné par la sensation de la boue humide lui coulant entre les doigts. J'en oubliais les cailloux qui me blessaient les genoux, mais une tape sèche sur le bras ne tardait pas à me ramener au moment présent. Laisant le reste de boue dégouliner rêveusement entre mes doigts, je levais les yeux pour découvrir mon grand-père qui me fixait d'un œil qui se voulait féroce. Sur tout le trajet du retour, il me forçait à marcher un peu en retrait derrière lui, comme un chiot la queue entre les jambes, déconfit et très conscient du mécontentement du vieil homme. Dès notre arrivée, on me remettait entre les mains d'Inci, qui posait sur la saleté de ma personne et de mes vêtements un regard sévère, puis m'escamotait en quatrième vitesse pour me toiletter avant le déjeuner.

Un jour, je me souviens d'avoir joué dans ce jardin du café et de m'être aventuré vers le grand bassin décoratif qui en occupait le centre, avec l'intention de jouer aux « bateaux » – un jeu qui m'excitait autant à l'époque qu'il captive aujourd'hui mon petit garçon dans le Bassin rond de Kensington Gardens. Toutefois, je ne jouais pas à ce jeu-là avec des bateaux, mais avec toutes sortes de bouts de bois. En ce jour particulier, j'étais si absorbé que je me penchai trop loin et que je tombai dans une terrible gerbe d'éclaboussures – de l'eau jusqu'au cou, glacé et transi. Mes vêtements m'entraînaient vers le fond et je crus que j'allais me noyer. Mes cris perçants attirèrent mon grand-père, deux serveurs accoururent, et l'on me repêcha sans plus de cérémonie, le visage bleu et toussant apparemment des litres et des litres d'eau. Ah ! la sécurité rassurante des bras de mon grand-père. On me conduisit à l'intérieur du café, me retira tous mes vêtements et m'enveloppa dans une couverture,

pendant que l'on envoyait un messenger à la maison pour en rapporter des habits secs. On me fit avaler du lait chaud, de force, et je le bus en claquant des dents tandis que mon grand-père, l'air blême et sous le choc, m'accablait de ses réprimandes. Finalement, on me raccompagna à la maison dans une tenue sèche, encore tout tremblant de peur et de froid, et mon grand-père refusait de m'adresser la parole. Après cet épisode, on me laissa ruminer à la maison plusieurs jours d'affilée. Le baiser du matin de mon grand-père était devenu glacial et, quand je m'enquerais timidement de sa santé, il ne me prêtait aucune attention. Il partait pour le café, avec raideur, en me laissant sur la terrasse avec ma mère et ma grand-mère.

Souvent, je jouais dans le jardin, sous un pommier. C'était mon pommier, et ma retraite, quand le fardeau du monde extérieur me pesait trop. Et, quand j'étais las d'être tout seul, je revenais vers la maison d'un pas traînant, à la recherche d'Inci. Hacer, la cuisinière, m'appelait parfois d'une voix feutrée dans la cuisine, me tendait un loukoum à engloutir sur-le-champ, avant de me chasser prestement, de crainte que ma grand-mère ne me découvre là. Hacer, comme Inci, était mon amie. Elle était grosse, énorme, grotesque et, quand elle riait, tout son corps était parcouru de vagues de graisse, les yeux enfouis dans les replis de chair du visage. Elle était au service de ma grand-mère depuis de nombreuses années et d'une jalousie farouche envers Feride, qu'elle soupçonnait de recevoir plus de faveurs qu'elle. Elle me préparait toujours en secret des petites nouilles en forme de drôles de figurines, ou me donnait des clous de girofle à croquer, un luxe interdit et, quelquefois, quand j'étais certain que ma grand-mère n'était pas dans les parages, je me faufilais chez elle et elle m'offrait des gâteaux. Si elle était d'humeur

spécialement joyeuse, elle dansait rien que pour moi et me chantait de vieilles chansons turques pittoresques qui me rendaient le cœur tout frémissant de mélancolie. Ses danses étaient pour moi un vrai bonheur. Son vieux ventre gigantesque prenait des postures obscènes, ses seins s'ébattaient gaiement, sans entraves, et son postérieur exécutait une petite danse à lui tout seul. Alertée par mes hurlements de rire, Inci venait me chercher pour me sortir de la cuisine en me tirant par l'oreille ou, pire encore, ma grand-mère m'entendait et entraînait comme le vent silencieux, le visage de marbre, l'œil menaçant, et les pauvres seins débridés d'une Hacer horrifiée effectuaient un ultime bond en l'air – un terme venait brusquement d'être mis à son numéro.

Ma mère se trouvait probablement au salon, sauf si elle s'était installée dehors dans le jardin ou si elle rendait quelques visites avec ma grand-mère. Mais cette dernière n'appréciait que très modérément et très occasionnellement de s'asseoir derrière les chevaux couleur crème du phaéton et, comme ma mère n'était pas autorisée à le conduire seule, elle quittait rarement la maison. Si ces dispositions l'ennuyaient, elle ne le manifestait jamais. Elle ne trahissait jamais le moindre mouvement d'humeur, demeurant toujours d'une égale sérénité. Si, en errant sans but, je débouchais dans le salon, je la trouvais assise là, et elle posait sa broderie, tapotait le siège à côté du sien et m'invitait à lui raconter à quoi je m'étais occupé. Le plus souvent, je refusais son invitation, car cette tranquillité si parfaite m'était comme une contrainte, et je préférais le caractère plus ordinaire mais aussi plus vigoureux d'Inci. Mais le matin, celle-ci était en général occupée à aider Feride ou s'affairait avec Mehmet, mon petit frère alors en bas âge, et puis les régions supérieures de la maison m'étaient aussi un territoire interdit. En

proie à la solitude et à l'ennui, j'arpentais de nouveau le jardin, je grimpais dans le petit pommier pour regarder les bateaux passer sur la mer de Marmara. C'est ainsi que, durant de longues heures enfantines, j'ai rêvé à n'en plus finir dans cet arbre, à écouter les cris étouffés des mouettes, et je n'étais rappelé à l'instant présent que par la voix d'Inci m'ordonnant de rentrer dans la maison.

Un matin, mon père me réveilla tôt et, après m'avoir lancé deux ou trois fois en l'air, m'annonça que mon grand-père voulait me voir dans sa chambre. Je me ruai chez lui et, glissant une tête prudente par la porte, je le vis assis dans son lit, les yeux pétillants sous le bonnet de nuit blanc qu'il portait bas sur le front. Il avait une allure comique et m'appela par mon nom, pour que j'entre dans la pièce. Je sautai joyeusement sur son lit, car sa fâcherie de ces derniers jours m'avait fait un effet cuisant, et j'étais follement heureux d'être de nouveau là, dans ce grand lit tout plein d'aventures. Ce lit qu'il était si passionnant d'explorer et qui renfermait tant de motifs de terreur pour un petit garçon qui se hasardait trop loin sous les couvertures, en plongeant toujours plus profond dans l'obscurité, pour échapper à un grand-père qui faisait semblant d'être un vieux lion féroce en lâchant les rugissements les plus épouvantables. Quand mes cris devenaient trop hystériques, il rejetait les draps et les couvertures et je regagnais la normalité en rampant, le cœur encore battant de terreur. Il me priait de sonner Feride et, quand elle se montrait, il demandait que l'on me serve mon petit-déjeuner avec le sien. Le matin que j'évoque ici ne fit pas exception à cette règle. Nous jouâmes bruyamment, en échangeant des grognements terribles et, quand on m'emmena m'habiller, mon grand-père me fit demander, pour que je puisse

l'accompagner plus tard au café. C'est alors que je sus réellement que nous étions redevenus amis.

Et pourtant, nous ne retournâmes pas au café ce matin-là, car il changea subitement d'avis au moment où nous nous apprêtions à sortir. Et c'est peut-être ce moment qui rend cette journée, avec tous les événements qui en marquèrent le cours, encore étonnamment claire dans ma mémoire. En effet, ce jour-là nous allâmes marcher au bord de la mer de Marmara, et ce fut la première et la dernière fois que j'allai y marcher et bavarder avec lui, car jamais auparavant je ne m'étais aventuré plus loin, avec grand-père, que le café du quartier. Et donc, ce matin-là, par cette journée radieuse et encore toute neuve, nous marchâmes comme deux vieux camarades. Aujourd'hui, chaque fois que je longe cette mer par une journée aussi douce et aussi neuve, je redeviens un enfant de cinq ans qui gambade à côté de la figure perdue de ce vieil homme si bienveillant. Et ce matin-là, malgré sa conversation enjouée, il me semblait s'appuyer plus lourdement sur sa canne, et puis il finit par s'asseoir sur un rocher, en se disant fatigué. Il ajouta que je pouvais jouer dans le sable, pourvu que je ne m'approche pas trop de la mer. Je me mis en quête de coquillages et, chaque fois que j'en trouvais un particulièrement joli, je hurlais dans sa direction, pour l'informer de ma trouvaille. Mais une fois, alors que je venais de crier vers lui, il ne me répondit pas et, quand je me retournai pour lui faire signe, tout là-bas, il me fit un geste des deux mains. J'accourus en sentant, comme les enfants le sentent instinctivement, avec ce petit surcroît de perception qu'ils possèdent, qu'en cette matinée quelque chose n'allait pas. Toutefois, refusant non moins instinctivement de mieux cerner ce que je venais de percevoir, je me précipitai vers lui en hurlant, toujours rebelle, que je voulais jouer, jouer...

Il me répondit :

— Grand-père ne va pas très bien, mon chéri. Rentrons vite à la maison.

Je rassemblai donc mes coquillages en regimbant encore un peu, mais avec une pointe minuscule de peur glacée qui m'effleura le cœur.

Il est curieux de voir comme les enfants et les animaux sont des êtres instinctifs. À présent, face à la menace du danger, je ne crois pas que je saurais capter un avertissement aussi clair que celui que je sus percevoir enfant. La sophistication et les années se sont associées pour venir recouvrir et étouffer cet instinct rapide et animal, et je pense que je pourrais fort bien m'exposer au danger sans que mon cœur en tressaille le moins du monde. Mais ce jour-là, je le sentis envelopper mon grand-père comme un halo.

Je le tins fermement par la main, mon cœur m'étouffant presque, sous l'effet de la prémonition. À mi-chemin de la maison, nous croisâmes l'imam de la petite mosquée, il s'approcha de nous, l'air préoccupé, et s'entretint à voix basse avec mon grand-père. Je me sentis envahi d'un grand soulagement, qu'un autre être humain soit là pour partager mes craintes. L'imam prit mon grand-père par le bras et, avec lenteur, une lenteur pénible, nous gravâmes la dernière longue colline qui conduisait à la maison.

Une fois chez nous, on me confia à Inci, qui était dans le jardin avec Mehmet. Mon petit frère avait alors dix-huit mois, et commençait tout juste à marcher. On le croyait fragile et je lui en voulais, car chaque fois que j'avais envie de hurler et de courir, j'étais inévitablement réduit au silence par Inci ou ma mère, et l'on me prévenait qu'il dormait. J'avais l'impression qu'il ne faisait jamais rien d'autre que dormir, et je désespérais de voir le jour où on le jugerait

UNE VIE SUR LE BOSPHORE

assez grand pour me laisser jouer avec lui. Mais quelquefois aussi je l'aimais, et cela me plaisait de caresser sa joue si douce et de sentir le duvet de son crâne. De temps à autre, il m'appelait, refermait ses doigts sur ma main et gazouillait. Le jour où nous ramenâmes grand-père à la maison, je fus incapable de réagir au rire dans ses yeux, car j'étais rongé par la malaise et la curiosité. Les yeux noirs d'Inci étaient lourds de questions et elle me demanda ce qui s'était passé lors de notre promenade.

Nous restâmes toute la matinée dehors, dans la chaleur du jardin, et quand nous passâmes dans la salle à manger pour le déjeuner, ma mère avait l'air bizarre et solitaire, assise seule à la grande table. Nous, les enfants, et Inci, déjeunerions à une table plus modeste, dans une petite alcôve et, pendant tout ce repas j'eus conscience de la présence de ma mère qui picorait sa nourriture et se servait verre d'eau sur verre d'eau, d'une carafe en cristal. Au milieu du déjeuner, Feride arriva précipitamment pour annoncer que le docteur était là et, sans cérémonie, en laissant son assiette presque intacte, ma mère sortit de la pièce. Inci appela Feride et lui demanda ce qui se passait, mais Feride, avec un rapide coup d'œil vers moi en guise d'avertissement, répondit qu'elle n'en savait rien.

Dans l'après-midi, on envoya chercher mon père et je me souviens de son visage émacié, soucieux, quand il passa devant moi sans faire attention à moi qui me tenais, debout, dans le vestibule.

Inci nous conduisit à la salle de jeu, car il faisait trop chaud pour rester jouer dans le jardin. Je me rappelle vaguement m'être amusé avec des briques, tandis que Mehmet rampait à quatre pattes sur le grand tapis, et Inci s'était assise dans un rocking-chair près de la fenêtre, une pile de

raccommodage à côté d'elle. Nous étions tous ramollis à cause de la chaleur. Au bout d'un petit moment, mon père vint me chercher et, en me prenant dans ses bras, il me dit :

— Grand-père est très malade, mais il souhaite te voir. Veux-tu être un bon garçon, un homme courageux, et venir avec moi ?

Je hochai la tête en silence et nous sortîmes de la pièce ensemble, cet homme grand et jeune et ce petit garçon solennel, une fois encore submergé par les événements de la matinée.

Dans la chambre de mon grand-père, c'était le crépuscule. Les fenêtres étaient ouvertes, mais on avait crocheté les volets verts et frais contre le soleil éblouissant de l'après-midi.

Ma mère était assise d'un côté du lit, elle tenait une cruche en argenterie que je savais rempli d'eau de la tombe de Mahomet. Je savais aussi que cette eau précieuse ne devait servir que dans les moments d'urgence extrême. Mon grand-père avait effectué une fois le pèlerinage de La Mecque et en avait rapporté cette eau avec lui, après quoi on lui avait toujours attribué le titre de hâci, signifiant qu'il s'était rendu à La Mecque.

Ma grand-mère se tenait près d'une fenêtre, scrutant la lumière à travers les interstices des volets. Cette lumière aveuglante et violente des jardins devait lui faire mal aux yeux, et pourtant, elle ne paraissait pas en avoir conscience. Elle était parfaitement immobile, comme une statue, et les larmes qu'elle ne pouvait refouler lui dégoulinèrent sur les joues. C'était un choc de voir ma grand-mère d'ordinaire si posée pleurer sans retenue, et cela renforçait la sensation de peur qui déjà me paralysait à moitié le cœur.

UNE VIE SUR LE BOSPHORE

Un médecin se lavait les mains dans un coin, en silence, en silence, sans faire de bruit.

À notre arrivée, ma mère posa la carafe en argent sur une desserte et m'éloigna de mon père. Il se rendit de l'autre côté du lit, prit le Coran et se mit à lire à voix haute, dans cet arabe musical et doux qui était le sien. Je restai là, debout, et je regardai mon grand-père, impressionné par le spectacle de toute cette solennité dont on l'entourait. Il remua les doigts et ma mère me souleva jusqu'à lui.

— Père, c'est Irfan, dit-elle.

Il posa sa main pesante et vieille sur ma tête, comme s'il m'accordait sa bénédiction, puis ses doigts flottèrent faiblement entre mes boucles avant de lentement, lentement redescendre sur mon visage. Je lui embrassai la main et j'étais tout endolori par les larmes que je n'avais pas versées. Il essaya de dire quelque chose et aussitôt le médecin vint auprès de lui, en me faisant signe de la tête, et ma mère m'emmena hors de la pièce. Elle me suggéra de retourner auprès d'Inci, puis me laissa, et elle rentra dans la chambre de grand-père, la porte se refermant doucement derrière elle. Subitement, je fondis en larmes, là, sur ce palier silencieux, et je me rappelle encore, comme si c'était hier, un gros pigeon ramier bien dodu qui voleta devant la fenêtre, avec un roucoulement rauque et feutré.

Cela reste le bruit de cette journée dont je garde le souvenir le plus net.